

Bonus Chronique – Des clichés pour contrer les clichés (version intégrale)



Loïc Delvaux est photographe. A travers son projet *Down and out*, il se penche sur les problématiques de l'exclusion sociale et du logement. Evocation, avec lui, de la précarité et surtout de sa représentation.

Un entretien réalisé par Cillin Dehouwer

Loïc Delvaux observe le monde comme photographe, réalisateur et cameraman depuis la fin de ses études en Communications Sociales à l'IHECS. Plus qu'un artiste, ce photographe peut être considéré comme un journaliste de l'image. Il devient alors auteur, auteur d'histoires qui lui semblent inquiétantes.

La Chronique : En quoi la thématique de la précarité vous préoccupe-t-elle ?

Loïc Delvaux : L'exclusion me touche fort. Je suis sensible au destin difficile de personnes marginalisées par des expériences de vie. Ce sont des gens qui ne partent pas avec toutes les chances de leur côté. Ces personnes sont vulnérables parce qu'elles vivent en dehors des rails. Il y a quelques mois, j'étais à Copenhague pour une réalisation audiovisuelle. J'ai rencontré des Inuits dans la rue. Ils se trouvaient, par hasard, sur l'une de mes photos. On a un peu discuté ensemble et j'ai directement eu l'envie de passer du temps avec eux. Je leur ai demandé de rester avec eux pour la nuit. Ce qu'ils ont accepté... Je suis finalement resté une semaine à les accompagner.

Quel est l'objectif du projet *Down and out* ?

C'est l'envie de savoir qui sont ces exclus, comment ils en arrivent là et surtout comment on les laisse en arriver là. Ce fut un vrai questionnement avec la nécessité de découvrir quelles sont les alternatives qui existent. Je ressentais le besoin d'être en contact avec le milieu. Je me suis donc plongé dans trois situations différentes, à travers cinq hommes et femmes que j'ai décidé de suivre et de comprendre. Ces personnes que j'ai rencontré, il s'agit d'Alain et Elvis, un duo de sans-abri, Bibi et Mimi, un couple en difficulté, ainsi que Michel, un laissé pour compte.

Comment est né ce projet ?

A la base, il s'agissait d'un travail de commande pour un élu européen. Il m'avait demandé de réaliser une approche générale du logement sous forme d'illustrations de situations indécentes. Je me suis rendu à Lisbonne où il y a une éradication des bidonvilles sans relogement des personnes, et à Budapest où, avec la chute du communisme, il y a eu un éclatement des logements. Et bien sûr à Bruxelles, avec la thématique des sans-abri. Mais il

ne s'agissait pas de transcrire des récits de vies. C'est pourquoi, alors que ce travail de commande s'est complètement éteint, j'ai eu cette volonté personnelle d'aller plus loin. Je voulais aller au plus profond de récits de vies.

Quel rôle joue l'immersion dans votre méthode de travail ?

Plus qu'une valorisation de mes réalisations, je cherchais avant tout à mettre l'histoire de ces personnes que j'ai rencontrées au premier plan. Je n'ai pas fait ce travail pour qu'on vienne me dire tes photos sont belles. Ce projet représente pour moi un véritable contre-pied à la crise dont on parle sans cesse. Comme beaucoup d'autres, je suis un privilégié et j'avais donc l'intention de mettre un visage sur cette crise.

Comment les personnes exposées ont-elles perçu votre immersion dans leur quotidien?

Dès le début de mon intégration dans ce milieu, lorsque j'ai accompagné des travailleurs sociaux sur le terrain, l'idée était de me fondre dans le décor et d'essayer de capter la véracité du quotidien. J'ai donc passé beaucoup de temps avec ces personnes marginalisées et c'est ce qui m'a permis d'établir une relation de confiance. Je voulais apporter des témoignages par un travail intimiste réalisé dans le moyen/long terme.

Pour Alain et Elvis, la démarche était juste et ce n'était en rien voyeur. Pour Mimi par contre, ce n'était pas évident de se montrer car elle est issue d'une famille aisée et l'image qu'elle renvoie est forcément importante. Le sentiment de honte est donc peut-être plus présent dans son cas. Mais elle a accepté de témoigner pour aider les personnes qui sont aussi en difficultés. Enfin, pour Michel, c'est un énorme travail psychologique qui a été réalisé. Il a ce sentiment qu'on lui a porté de l'intérêt. Il est en train de s'en sortir.

Pourquoi avez-vous choisi de travailler en noir et blanc ?

Notre perception de la réalité n'est pas la même en noir et blanc. La méthode me permettait de viser une prise de conscience, le but étant que ce soit vu et entendu. Je pense que l'utilisation du noir et blanc permet davantage de faire réfléchir et de sensibiliser par rapport à une thématique qui touche nos limites et nos peurs. Les couleurs altèrent notre ressenti et cela influence notre façon de voir. Avec la démarche que j'ai choisie, plus directe, on va à l'essentiel.

Violence, contrôle policier, mendicité, graffitis... L'utilisation de la photographie, dans un contexte aussi sombre, ne renforce-t-elle pas les clichés ?

Les personnes ne sont pas réellement mises en valeur effectivement. Mais ce n'était pas le but. C'est un travail documentaire. Toutefois, je ne pense pas montrer le dégradant. Mes photos informent sur la situation. Il n'y a pas de photos choc ou de sensationnelle. J'ai veillé à respecter la personne dans sa dignité.

Par ailleurs, j'ai banni de mon travail les diverses subtilités techniques qui s'offrent au photographe. Je n'ai pas joué sur les angles par exemple. Mon but était de rester sobre et, finalement, c'est d'un classicisme déconcertant ! Quant à l'utilisation du noir et blanc que l'on évoquait précédemment, je ne pense pas qu'elle dramatise les situations. Il y a une dimension plus poétique à l'image et les tirages sont assez doux. De même, l'argentique apporte une plus-value au reportage photo par rapport au numérique. La gravure donne une profondeur qui est issue d'une réelle réflexion. Cette notion de réflexion est essentielle selon moi car l'argentique exige de prendre son temps lors d'une prise de vue.

Un témoignage visuel a-t-il plus d'impact qu'un discours oral selon vous ?

Ce qui est sûr, c'est que nous regardons le monde et que nous nous forçons une opinion d'abord par les images. C'est sans doute une erreur que de juger par l'image plutôt que par la complémentarité du son et de l'image. Mais, au final, ce qui pose surtout problème, c'est la surabondance des images. On en reçoit trop. On vit dans un monde de l'immédiateté, trop rapide, ce qui nous empêche de réfléchir. Le risque, c'est une banalisation et une dédramatisation de la précarité.

Quel regard les précaires que vous avez suivis portent-ils aujourd'hui sur le produit fini ?

En réalité, je ne leur ai présenté mon travail qu'à la sortie du livre. Je leur avais d'emblée expliqué que l'objectif était de faire un livre et une expo. Aucun d'entre eux ne m'a exprimé son désappointement. Je pense même qu'ils sont plutôt fiers. Grâce à cette relation naturelle qui s'est établie entre eux et moi, ils sont parvenus à se dévoiler. Il faut dire qu'on a beaucoup discuté, de leurs problèmes notamment. Et je peux dire que j'ai eu la chance de rentrer dans leur vie. Ce n'est d'ailleurs pas parce que mon travail est clos que j'en suis sorti.